

Du Lundi 28 au Mercredi 30 Décembre 1914.

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE a été créé pour nos soldats. Il leur est adressé par les soins des services compétents et il doit leur parvenir, dans un délai très court, jusqu'à dans les lignes de combat.

Dans les gares de rassemblement ou d'approvisionnement, la répartition du BULLETIN doit être proportionnelle aux effectifs des parties prenantes.

Pour éviter des retards ou des erreurs, et pour donner satisfaction à tous, les quantités à distribuer pourront être calculées à raison de UN NUMÉRO pour DIX hommes.

Les OFFICIERS ont droit à un numéro PERSONNEL.

Le tirage du BULLETIN pour la zone des armées est de 300,000 exemplaires.

Les états-majors et services prennent part à la distribution, dans les mêmes conditions que les corps de troupe.

Sous aucun prétexte, le BULLETIN ne doit être vendu ni accaparé.

### BONNE ANNÉE!

Voici l'heure attendue où s'échangent, selon l'antique coutume, les souhaits pour la nouvelle année. D'ordinaire on songe avec quelque mélancolie à l'année qui vient de disparaître; on rêve aussi à l'année qui commence, et à qui l'on demande d'être, pour tous ceux qui vous sont chers, bonne et riante.

L'hiver est propice à la méditation; les soirées sont longues et l'inclémence de la saison retient autour du foyer parents et enfants. La douceur de la vie de famille se fait mieux sentir et pénètre les esprits. La pensée se porte vers les absents jamais oubliés, mais vers qui, en ce jour solennel, vont des souvenirs plus tendres, des vœux plus ardents. C'est l'an neuf, c'est la vie qui va continuer, c'est la naissance de l'avenir.

L'enfant souriant et un peu ému s'approche de ses parents: il sent qu'il va recevoir un présent, un jouet depuis longtemps désiré, quelque douceur impatiemment convoitée, mais ce n'est pas l'attente qui fait battre plus vite son petit cœur; en ce moment il a plus nettement conscience de ce qu'il doit à ses père et mère, il comprend qu'il les aime bien et il ne sait comment exprimer sa jeune volonté de ne leur apporter que du bonheur. A leur tour, les parents se penchent doucement vers le front de l'enfant; ils songent que l'année nouvelle le verra grandir, se développer, s'approcher encore du jour où, devenu homme, il les remplacera dans cette chaîne ininterrompue que forment les générations successives.

Mais le premier jour de l'an 1915 n'est pas pareil aux jours de l'an habituels. En ce moment une seule pensée occupe les esprits: depuis le vieillard affaibli par

l'âge, jusqu'aux petits aux forces à peine naissantes, tous les Français, toutes les Françaises qui sont restés à la maison, ne songent aujourd'hui qu'à vous qui vous battez en héros près de la frontière, et à cette époque où se dressent les bilans, nous sentons davantage la dette que nous avons contractée envers vous durant ces derniers mois et nous songeons à la reconnaissance que vous allez encore mériter dans ceux qui vont suivre.

Nous pensons au passé, à votre glorieux départ dans les commencements du mois d'août. Nous vous revoyons dans notre souvenir, si courageux, si sérieusement résolus, vous rendre à votre rang de bataille; nous revivons ces premiers jours de guerre où, avec une bravoure presque téméraire, vous vous heurtiez à des forces formidables; nous frémissons encore de la joie grave et profonde que chacun ressent quand on apprit votre immortelle victoire de la Marne; nous nous rappelons votre inlassable patience devant un ennemi qui se terre, vos luttes héroïques sur tout le front, de la froide mer du Nord à la chère Alsace.

Nous pensons au présent; nous vous savons vigilants dans vos tranchées, constamment l'œil au guet, la main sur la gâchette et nous souffrons des souffrances que vous cause le climat rigoureux. Nous songeons avec émotion qu'en ce moment même, malgré l'ardeur de la bataille, malgré votre admirable fermeté d'âme, vous éprouvez sans doute quelque regret d'être en un jour de fête familiale loin des vôtres, loin de ceux que vous aimez et qui, plus que jamais, vous aiment. Mais nous avons l'assurance que ce regret n'amollit pas vos courages, qu'il fortifie au contraire votre volonté de vaincre et que, dans un instant, vous saurez, s'il le faut, montrer à l'ennemi qu'aucune fatigue, aucune lassitude n'a atteint votre vaillance et que le plus beau jour de fête est encore celui où il vous est donné de diminuer sa puissance.

Mais notre pensée va surtout vers les jours nouveaux dont nous saluons l'aurore brillante. Nous apercevons déjà les mois glorieux qui vont naître; nous aspirons à ces victoires définitives par où vous libérerez le sol souillé de la patrie, par où vous ferez sentir à l'Allemand humilié la légitime suprématie de ceux qui combattaient pour une juste cause. Nous attendons en pleine confiance les réparations méritées, la chute définitive des folles ambitions, l'abolition de l'odieuse tyrannie exercée sur le monde, la vengeance de la longue injure infligée à la noble Alsace, à la vaillante Lorraine, le triomphe du droit, de l'humaine culture.

Et voilà pourquoi, à vous qui êtes les enfants de la Patrie, si tendrement aimés, la France, fière de ses fils, mettant dans ce souhait tous ses espoirs, toutes ses certitudes, crie avec amour: «Bonne année!»

LUCIEN POINCARÉ,  
Directeur de l'enseignement supérieur.

### PAROLES FRANÇAISES

Amis, pour que vous n'ayez pas combattu et souffert inutilement, pour que le sang des enfants et les larmes des mères n'aient pas coulé en vain, il faut détruire de fond en comble la puissance militaire de l'Allemagne et ôter à ce peuple barbare toute possibilité de poursuivre ce rêve d'un empire mondial, ce délire monstrueux qui met à cette heure l'Europe à feu et à sang.

ANATOLE FRANCE,  
de l'Académie Française.

### LA GUERRE ET LA VIE NATIONALE

PAR M. ÉMILE BOUTROUX

La guerre est-elle la suspension de la vie nationale?

Certes, cette guerre exige la concentration de toutes nos forces en vue de cette fin précise: la libération et la reconstitution de notre territoire, la destruction d'une puissance malveillante, qui prétend exploiter l'univers au profit de ses appétits. *Age quod agis*, « Sois tout entier à ce que tu fais », jamais cette devise du général Hoche ne fut plus opportune.

Mais la source même de notre force se trouve dans notre vie normale et dans le sentiment de cette vie. Nous ne luttons pas ici pour satisfaire une vaine ambition. C'est pour subsister comme Français, c'est pour permettre à nos descendants de maintenir à la France sa place dans le monde, que nous nous imposons tous les sacrifices. Nous exerçons, à cette heure, une fonction inhérente à la vie: la fonction défensive. Nous ne saurions, pour exercer cette fonction, renoncer à la vie même, qui en est la raison d'être.

D'ailleurs, le terme de la présente guerre est inconnu. C'est le résultat à obtenir qui doit en commander la durée, non une durée fixée d'avance qui doit en déterminer le résultat. La guerre, vraisemblablement, sera longue. Force nous est d'y accommoder la vie de la nation, non seulement pour que la guerre soit supportable, mais pour qu'elle ne risque pas d'être interrompue prématument.

La guerre, d'ailleurs, exerce sur notre vie une influence salutaire, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral.

Elle impose la sobriété, la lutte énergique contre les maladies, l'observation stricte des lois de l'hygiène. Elle nous fait estimer à leur valeur les qualités physiques, elle nous donne le sentiment de ce qu'il y a de beau et de noble dans la vigueur et la souplesse normales du corps, fort différentes parfois de la virtuosité que développent les concours, réservés aux habiles.

Elle cultive l'intelligence, en lui imposant l'obligation de confronter sans cesse ses

vues avec la réalité, et en lui interdisant les brillantes passes d'armes d'une vaine sophistique.

Elle nous donne une admirable éducation morale. Elle nous apprend à assigner aux choses leur juste prix. Que signifient nos divisions politiques, religieuses, sociales, en face de ce danger suprême, qui menace notre patrie, c'est-à-dire notre droit même d'exister, de penser et d'agir suivant l'idéal que notre conscience s'est formé? Il n'est plus question ici de se tolérer, de se souffrir mutuellement : on ne fait qu'un, on pense et on sent en commun. Avec quelle chaude et cordiale émotion on se retrouve ensemble, un soir de bataille! Et comme s'efface toute différence de rang, d'opinion et de condition, devant une fraternité désormais inviolable! La guerre nous apprend à agir de concert, à nous subordonner, à nous oublier, à viser un résultat d'ensemble, et à nous trouver satisfaits de participer, d'une manière anonyme, à la gloire commune. Et la guerre actuelle nous apprend, notamment, la patience, la persévérence, le travail calme et suivi, allant au but méthodiquement, lentement et sûrement : vertus dont on nous croyait incapables.

Ces qualités ne sont pas de mise seulement à la guerre : elles intéressent la vie humaine sous toutes ses formes. Le problème, c'est de les conserver pendant toute la durée des hostilités et après. Problème sérieux! Pascal remarque que l'homme est bien plus capable d'un effort surhumain, mais pas plus, que de persévérence dans les vertus nées de cet effort même.

En Haute-Alsace, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès sur les hauteurs qui dominent Cernay et y ont repoussé quelques attaques.

27 DÉCEMBRE, 15 heures. — Entre la mer et la Lys, journée calme, canonnade intermittente. Entre la Lys et l'Oise, rien à signaler. Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, duel d'artillerie.

Dans la région de Perthes, l'ennemi, après un violent bombardement, a tenté, sur les tranchées qu'il avait perdues, une contre-attaque et aussitôt repoussée par nos feux d'artillerie et d'infanterie.

En Argonne, légers progrès. Au sud de Saint-Hubert une compagnie a gagné entre 100 et 200 mètres ; nous avons bombardé un ravin, où l'ennemi a évacué plusieurs tranchées.

Entre Meuse et Moselle, à l'est de Saint-Mihiel, deux attaques allemandes contre la redoute du Bois-Brûlé ont été repoussées. Un dirigeable a lancé une dizaine de bombes sur l'ennemi au milieu de la ville et sans aucune raison d'ordre militaire ; nos avions, au contraire, ont bombardé les hangars d'aviation de Frescaty, une des gares de Metz, où des mouvements de trains étaient signalés, et les casernes de Saint-Privat, à Metz.

En Haute-Alsace, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès sur les hauteurs qui dominent Cernay et y ont repoussé quelques attaques.

27 DÉCEMBRE, 23 heures. — Après avoir, toute la nuit dernière, dirigé un feu très vif d'artillerie et d'infanterie contre nos troupes installées à la Boisselle et dans les tranchées l'ennemi a prononcé deux attaques consécutives sans aucun succès.

Nous tenons fortement les tranchées enlevées près de Puisalaine.

Sur les Hauts-de-Meuse, nous consolidons l'occupation du terrain conquis près de la tranchée de Galonne.

Saint-Dié a été bombardé violemment, de 9h. 30 midi.

28 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique, nous avons continué d'avancer à l'ouest de Lombaertzyde ; nous sommes actuellement au pied des dunes, sur lesquelles l'ennemi a établi sa ligne de résistance. Au sud d'Ypres, nous avons perdu un élément de tranchées, près d'Helebeke.

Dans la région de Lens, près de Carenty, l'ennemi a cédé, devant nos attaques, 800 mètres de tranchées de première ligne.

Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, canonnade intermittente, particulièrement intense dans la région de Reims et dans celle de Perthes, où l'ennemi a spécialement visé les positions que nous avons conquises à l'ouest de cette localité.

Sur les Hauts-de-Meuse, légers progrès de nos troupes sur tout le front.

Dans les Vosges, l'ennemi a bombardé la gare de Saint-Dié ; le service de la voie ferrée n'est pas interrompu.

En Haute-Alsace, au nord-est de Steinbach, une contre-attaque allemande a été repoussée.

28 DÉCEMBRE, 23 heures. — Pendant toute la journée, une tempête violente a empêché les opérations sur la plus grande partie du front. Il rendra aussitôt après leur visite à MM. Antonin Dubost et Paul Deschanel.

À deux heures et demie, réception du corps diplomatique.

Un grand nombre de fonctionnaires se trouvent sous les drapeaux, les réceptions des corps constitués, ainsi que des députations et des délégations des diverses administrations publiques sont supprimées cette année. Il en est de même des délégations de l'armée et de la marine.

29 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique, le village de Saint-Georges a été enlevé par nos troupes, qui s'y sont établies.

De la Lys à la Somme, l'ennemi a bombardé assez violemment nos positions dans la région Echelle-Saint-Aurin, le Quesnoy, Bouchoir (nord-ouest de Roye).

Calme sur le front entre la Somme et l'Argonne.

Nous avons gagné un peu de terrain en Argonne dans le bois de la Grurie, dans le bois Bolante et dans le bois Courtechausse.

Sur les Hauts-de-Meuse, plusieurs contre-attaques allemandes ont été repoussées dans le bois Lebouchot (nord-est de Troyon).

L'ennemi, qui avait enlevé nos tranchées voisines de la redoute du bois Brûlé, à l'ouest d'Apremont, a été chassé après trois contre-attaques successives.

En Haute-Alsace, nous investissons étroitement Steinbach, à la suite d'un violent combat, et nous nous sommes emparés des ruines du château au nord-ouest du village.

Et le plaça dans le sabot.

LOUIS ALEIN.

24 décembre 1914.

## SITUATION MILITAIRE

du 27 au 29 décembre.

27 DÉCEMBRE, 15 heures. — Entre la mer et la Lys, journée calme, canonnade intermittente.

Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, duel d'artillerie.

Dans la région de Perthes, l'ennemi, après un violent bombardement, a tenté, sur les tranchées qu'il avait perdues, une contre-attaque et aussitôt repoussée par nos feux d'artillerie et d'infanterie.

En Argonne, légers progrès. Au sud de Saint-Hubert une compagnie a gagné entre 100 et 200 mètres ; nous avons bombardé un ravin, où l'ennemi a évacué plusieurs tranchées.

Entre Meuse et Moselle, à l'est de Saint-Mihiel, deux attaques allemandes contre la redoute du Bois-Brûlé ont été repoussées. Un dirigeable a lancé une dizaine de bombes sur l'ennemi au milieu de la ville et sans aucune raison d'ordre militaire ; nos avions, au contraire, ont bombardé les hangars d'aviation de Frescaty, une des gares de Metz, où des mouvements de trains étaient signalés, et les casernes de Saint-Privat, à Metz.

En Haute-Alsace, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès sur les hauteurs qui dominent Cernay et y ont repoussé quelques attaques.

27 DÉCEMBRE, 23 heures. — Après avoir, toute la nuit dernière, dirigé un feu très vif d'artillerie et d'infanterie contre nos troupes installées à la Boisselle et dans les tranchées l'ennemi a prononcé deux attaques consécutives sans aucun succès.

Nous tenons fortement les tranchées enlevées près de Puisalaine.

Sur les Hauts-de-Meuse, nous consolidons l'occupation du terrain conquis près de la tranchée de Galonne.

Saint-Dié a été bombardé violemment, de 9h. 30 midi.

28 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique, nous avons continué d'avancer à l'ouest de Lombaertzyde ; nous sommes actuellement au pied des dunes, sur lesquelles l'ennemi a établi sa ligne de résistance. Au sud d'Ypres, nous avons perdu un élément de tranchées, près d'Helebeke.

Dans la région de Lens, près de Carenty, l'ennemi a cédé, devant nos attaques, 800 mètres de tranchées de première ligne.

Dans la vallée de l'Aisne et en Champagne, canonnade intermittente, particulièrement intense dans la région de Reims et dans celle de Perthes, où l'ennemi a spécialement visé les positions que nous avons conquises à l'ouest de cette localité.

Sur les Hauts-de-Meuse, légers progrès de nos troupes sur tout le front.

Dans les Vosges, l'ennemi a bombardé la gare de Saint-Dié ; le service de la voie ferrée n'est pas interrompu.

En Haute-Alsace, au nord-est de Steinbach, une contre-attaque allemande a été repoussée.

28 DÉCEMBRE, 23 heures. — Pendant toute la journée, une tempête violente a empêché les opérations sur la plus grande partie du front. Il rendra aussitôt après leur visite à MM. Antonin Dubost et Paul Deschanel.

À deux heures et demie, réception du corps diplomatique.

Un grand nombre de fonctionnaires se trouvent sous les drapeaux, les réceptions des corps constitués, ainsi que des députations et des délégations des diverses administrations publiques sont supprimées cette année. Il en est de même des délégations de l'armée et de la marine.

29 DÉCEMBRE, 15 heures. — En Belgique, le village de Saint-Georges a été enlevé par nos troupes, qui s'y sont établies.

De la Lys à la Somme, l'ennemi a bombardé assez violemment nos positions dans la région Echelle-Saint-Aurin, le Quesnoy, Bouchoir (nord-ouest de Roye).

Calme sur le front entre la Somme et l'Argonne.

Nous avons gagné un peu de terrain en Argonne dans le bois de la Grurie, dans le bois Bolante et dans le bois Courtechausse.

Sur les Hauts-de-Meuse, plusieurs contre-attaques allemandes ont été repoussées dans le bois Lebouchot (nord-est de Troyon).

L'ennemi, qui avait enlevé nos tranchées voisines de la redoute du bois Brûlé, à l'ouest d'Apremont, a été chassé après trois contre-attaques successives.

En Haute-Alsace, nous investissons étroitement Steinbach, à la suite d'un violent combat, et nous nous sommes emparés des ruines du château au nord-ouest du village.

Et le plaça dans le sabot.

LOUIS ALEIN.

24 décembre 1914.

## RUSSIE

Officiel. — Dans la journée du 26 décembre, les combats sur les rivières Bzoura et Rawka se sont terminés, d'une manière générale, à un duel d'artillerie. Nous avons repoussé avec succès les diverses attaques des Allemands.

Sur le cours inférieur de la Nida, nous avons délogé du village de Vislitsa, qu'ils défendaient avec obstination, les Autrichiens qui ont alors essayé de se forcer sur la rive gauche de la Nida ; nous les avons ensuite rejetés au-delà de cette rivière.

Au sud de la Vistule supérieure, dans la région de Tarnow, nous avons repoussé les Autrichiens de la ligne Tachow-Olanin. L'ennemi a abandonné dix mitrailleuses ; nous lui avons fait prisonniers 43 officiers et plus de 2,500 soldats.

Nous avons continué la poursuite des Autrichiens, qui se retrouvent en désordre et nous

leur avons encore enlevé huit mitrailleuses et fait environ 1,000 prisonniers ; nous avons occupé les hauteurs près de Sublitska, sur la rive gauche de la Biala.

Les Autrichiens ont subi des pertes énormes et ont abandonné entre nos mains, comme prisonniers seulement, plus de 10,000 hommes. L'empereur est arrivé sur le front.

## SUR MER

Officiel. — Les vaisseaux de guerre allemands dans la passe de Schillig, non loin de Cuxhaven, ont été attaqués vendredi matin par une escadrille de sept hydravions anglais partis des environs d'Hollogland. Les hydravions étaient escortés par une escadrille de croiseurs légers, de destroyers et de sous-marins.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu nos forces, les Allemands nous attaquèrent avec deux Zeppelins, trois ou quatre aéroplanes et plusieurs sous-marins.

Grâce à une rapide manœuvre, les sous-marins ennemis purent être évités et les Zeppelins furent facilement repoussés par les canons des croiseurs, de destroyers et de sous-marins.

La conduite des soldats fait une impression honteuse, à peu près.

Quand des officiers ou des sous-officiers incendent des maisons sans permission ou ordre du commandant et qu'ils encouragent les troupes à incendier et à piller, c'est là un fait regrettable au plus haut degré.

La triste conduite des troupes a eu pour conséquence qu'un sous-officier et un soldat ont été gravement blessés par de la munition allemande.

Ce qui s'est passé à Huy s'est reproduit à Louvain et dans nombre de villes envahies par les troupes de Guillaume II. Nulle part il n'y eut provocation de la population ; et s'est sans aucune excuse que les soldats allemands pillèrent, incendièrent et fusillèrent des populations sans défense.

En dehors du droit des gens. — La société de législation comparée, qui compte parmi ses membres les juristes les plus éminents de tous les pays, vient à l'unanimité de prendre une délibération longuement motivée qui énumère et délit le nombre des innombrables attentats commis par les troupes allemandes : emploi d'armes et de projectiles interdits, destruction systématique d'édifices religieux ou de monuments historiques, assassinat de non-combattants, pillages, peines collectives édictées contre les populations des territoires envahis, violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, etc.

Les occulistes d'Anvers ont même fourni des lunettes aux soldats allemands et les dentistes et faiseurs de fausses dents, voire des auréifications aux officiers.

Les Allemands ont toujours vu la guerre (à travers leurs lunettes) sous la forme d'une bonne opération... mais on ne savait pas qu'elle fut douloureuse !

Le prince de Galles. — En demandant à servir sur le front, le prince de Galles entendait n'y pas occuper des fonctions purement honorifiques, sans peine ni péril ; et ses désirs ont été satisfaits.

D'abord comme officier adjoint des transports, ce qui représentait parfois des journées de quinze heures de travail, puis, comme attaché au service des renseignements de l'état-major général, il se trouva fréquemment sous le feu.

La parfaite connaissance que le prince possède des langues française et allemande lui permet de rendre de grands services en qualité d'interprète et sir John French a, plus d'une fois déjà, recouru à lui pour l'interrogatoire des officiers allemands faits prisonniers.

Gott mit uns! — Trois mille personnes, à Berlin, sont allées écouter, très sérieusement, la semaine dernière, un certain pasteur du nom de Samuel qui, très sérieux, lui aussi, a traité devant elles cette grave question : *Le bon Dieu est-il une puissance neutre?*

LES ALLOCATIONS AUX FAMILLES DES MOBILISÉS. — Une commission supérieure composée de membres du Parlement et de représentants de l'administration vient d'être chargée de réviser, en dernier ressort, les décisions contestées en matière d'allocations aux familles des mobilisés.

Le vétérinaire vit qu'il était perdu et lui offrit la boulette. Il la refusa : elle était pourtant appétissante. Mais il souffrait trop, et laissa tomber sa tête, comme font les oiseaux qui vont mourir. Ses dents blanches étaient serrées par une convulsion de douleur intense : frisson de mort prochaine qui devenait une volonté de ne pas mourir. Il fut convenu qu'on le soignerait d'abord et qu'on l'empoisonnerait ensuite. On lui coupa donc

## ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Pages militaires.

### TROIS-PATTES

Histoire d'un chien.

Ne le dites pas au général inspecteur, ni à l'intendant : notre effectif n'est pas tout à fait tel que prétend le trésorier. Un passe-volant vit à notre ordinaire, et c'est Trois-Pattes, le chien du régiment.

Comment possédonnent-nous Trois-Pattes? Eh, ne vous souvenez-vous point de cette phrase de Pascal : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants.... » ? Il est entré dans les fêtes de Noël pour avoir exposé des jouets aux couleurs françaises.

On s'obstine, là-bas, à afficher aux coins des rues des bulletins de victoires foudroyantes remportées contre les Russes. Ces publications systé

properment ce qui lui restait de patte, on le pensa à l'iodoforme comme une personne, ou comme un cheval qui vaudrait la peine qu'on le guérit. Il eut une stalle au département des maladies contagieuses, et nombre de canonniers venaient le voir, lui portant les restes de leur soupe.

Quinze jours après — l'inspection était passée — le colonel fut fort surpris de rencontrer sur le terrain de manœuvres Trois-Pattes, qui s'avance bravement vers lui et lui fit le salut militaire avec sa queue. Le maître permit qu'on lui racontât l'histoire, puis pardonna, oublia.

Que personne maintenant ne prétende plus nous enlever notre chien invalide ; il est à nous, non plus par une possession de hasard, mais en vertu d'un contrat pour lequel il a mis sa patte en gage. Invalidé, il l'est vraiment, car, souffrant de ces démaneigaisons qu'ont les amputés au bout de leurs membres absents, on le voit se soulager en trempant son moignon dans les flaques.

ART ROË (1).

(Pingot et moi.)

## SUR LE FRONT

### Les aventures d'un capitaine.

Je ne suis plus au repos, à la villa « des Rêves » ; le rêve s'est terminé ce matin vers trois heures et je suis retourné en première ligne, dans le bois, à la hutte que j'ai moi-même installée. J'y ai retrouvé mon vieux matelas en bon état et mes téléphones à leur poste. Il y a même un peu de paille en plus. En outre — et c'est fort utile — ma rustique demeure s'est garnie d'une chaise et d'une table à écrire, et un poêle s'est installé au centre de l'habitation.

Tu ne t'imagines pas combien une relève de service ainsi opérée dans la nuit est curieuse et pleine de mystère. On souhaite naturellement une nuit noire pour que les obus ennemis ne viennent pas en chemin atteindre la compagnie prudemment sectionnée en quatre groupes qui cheminent à distance. Par ailleurs, toutefois, on dépose qu'il ne fasse pas plus clair que dans une cave. C'est toute une difficulté, en effet, que de se reconnaître et d'avancer dans les ténèbres par les sentiers boisés.

A chaque instant on bute et on risque de se perdre, c'est-à-dire d'aller chez les Boches. On scrute les moindres bruits et on redoute toujours d'entendre la musique des mitrailleuses. Il y a des maladroits qui s'égarent ou qui restent en arrière. On les attrape, on les rappelle, mais à demi-voix, afin de ne pas réveiller « les copains ».

Et quand tout est fini, que la compagnie relevée est partie et qu'on est en position dans les tranchées, le capitaine soupire d'aise et s'endort quelques instants avant la signature des pièces journalières.

J'ai eu une fière veine hier, et je puis dire que la chance m'a une fois de plus bien servi. Figure-toi que j'étais allé en reconnaissance avec mon lieutenant. Nous revenions tous deux quand, à la sortie d'un village, un obus passé à 2 mètres au-dessus de nos têtes et éclata en avant de nous, à droite d'un petit chemin de fer d'intérieur local qui longe la route placée sur sa gauche, à 100 mètres environ.

S'arrêter en pareille circonstance, c'est la pire faute, car s'arrêter c'est sejourner, et sejourner c'est faciliter à l'adversaire, s'il tire réellement sur vous et vous a vu, le réglage de son tir. Nous poursuivons donc notre route, mais fallait-il aller à gauche, sur le chemin, ou suivre la voie ferrée ?

— Prends à gauche, sur le chemin, me dit le lieutenant. Là, au moins, il n'est rien tombé.

— Je crois, répliquai-je, qu'on a visé la route et non la voie ferrée. S'il en est bien ainsi, au prochain coup la rectification viendra. Donc, puisque la direction du tir va changer, il faut piquer droit sur l'emplacement de l'obus qui est tombé, en suivant la voie ferrée.

— Soit, me dit mon lieutenant, qui a bon caractère.

Nous prenons donc la voie ferrée, et nous marchons à 25 mètres l'un de l'autre. Nous n'avions pas fait 200 mètres que boum ! un énorme obus tombe juste à ma hauteur, mais sur la route, à 50 mètres à ma gauche. Les recherches que je poursuis sur les nouveaux arrivants me permettent de dire que le taux est bien plus élevé encore et qu'il atteint jusqu'à 13,58 p. 100, ce qui explique la rapidité avec laquelle guérisent les blessures chez les Français.

Une lettre émouvante.

Le caporal Philippe avait été cité à l'ordre de l'une de nos armées pour sa conduite héroïque :

Grièvement atteint, il avait eu l'énergie, comme chef de patrouille, de venir rendre compte de sa mission et était mort en di-

sant : « Que voulez-vous, mon lieutenant, il fallait que quelqu'un y aille, je suis content d'avoir fait mon devoir ».

Le commandant du régiment ayant annoncé à Mme Philippe la fin admirable de son mari, a reçu d'elle une réponse touchante, où elle dit notamment :

« De savoir qu'il est mort comme tout Français doit mourir, met un peu d'apaisement à mon grand chagrin et vous pouvez être sûr que si sa tâche à lui, est terminée en mourant pour notre mère patrie la France, que moi, sa compagne, je n'aurai qu'un seul but à mon tour, c'est de faire de ses deux petites filles des femmes dignes de futurs Français, et saurai, dans l'avenir, leur apprendre à vénérer leur papa.

« Sachez aussi, monsieur le commandant, que nous ne pouvons, si nous en souffrons, qu'admirer son geste, car s'il fallait, à l'heure qu'il est, un régiment de femmes, c'est par mille que l'on pourrait compter leurs enrôlements, moi en premier.

« Recevez-moi, monsieur, mes sincères remerciements et grand respect.

« La femme d'un brave,

« MARCELLE PHILIPPE »

### CAUSERIE DANS LA TRANCHÉE

## L'Homme de France

La conception naïvement orgueilleuse du surhomme allemand, conception antiphysiologique, impose, comme premier facteur, la puissance de résistance à la fatigue. Un homme fatigué est un homme blessé. Le problème consiste donc, dans la lutte actuelle, à savoir lequel des deux soldats français et allemand se fatigue le plus vite, et celui qui possède à la fois le plus grand pouvoir de résistance avec le plus grand pouvoir de réparation : « Dis moi comment tu fatigues, je te dirai ce que tu vaux. »

Il m'a donc paru utile, en vue des conclusions sociales actuelles, et surtout futures, à tirer de cette guerre, de rechercher comparativement le degré de fatigue chez les blessés français et allemands hospitalisés à Pau. J'ai utilisé l'oscillomètre de Pachon, ce dynamomètre idéal du cœur pour le dépistage de la fatigue. Celle-ci est révélée par un abaissement de la tension artérielle, abaissement dû à une modification dans le pouvoir de contractilité de la pompe et du tuyautage de la circulation sanguine : le cœur et les artères.

Tous les blessés sont fatigués, mais les blessés allemands le sont bien plus que les blessés français. La différence de résistance à la fatigue est de 6,15 p. 100 en faveur des blessés français. Ceux-ci, arrivant du champ de bataille et mis hors de combat depuis trois à quatre jours, étant ainsi en plein état de fatigue, possédaient cependant un pouvoir de résistance et d'action en réserve, 6,15 fois p. 100, supérieur à celui des blessés allemands hospitalisés, traités déjà à Pau, depuis dix à quinze jours et par ce fait plus reposés que les Français.

Les recherches que je poursuis sur les nouveaux arrivants me permettent de dire que le taux est bien plus élevé encore et qu'il atteint jusqu'à 13,58 p. 100, ce qui explique la rapidité avec laquelle guérisent les blessures chez les Français.

Le pouvoir d'action de nos soldats est supérieur à celui des Allemands, leur rendement est plus élevé, non seulement sur le champ de bataille, mais après leur blessure, puisqu'ils peuvent reprendre très rapidement leur place sur le front.

Il n'en est pas de même des Allemands,

ceux-ci se trouvent dans la situation du gibier forcé à courir, la fatigue a tellement empoisonné ses chairs qu'à la mort elles se putréfient immédiatement sous l'action des toxines. Ainsi s'explique la gravité des blessures chez les Allemands hospitalisés, avec leur lente réparation, et la gangrène mortelle.

Les soldats que j'ai observés avaient été blessés dans les batailles de la Marne, les Français venaient de fournir de longues et de pénibles étapes, dans une retraite déprimante, les Allemands avaient sur eux un avantage moral et physique supérieur, et pourtant les Français les dominaient par leur résistance physique et surtout psychique.

Notre organisation si bien comprise des dépôts nous permet d'autre part d'envoyer sur le front des hommes reposés et en pleine force, d'où leur valeur combative supérieure à celle des Allemands et, pour les blessures, leur moindre gravité, puisque nos soldats ne sont pas empoisonnés par les toxines de fatigue. La race et l'alimentation jouent un rôle important, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Le Français, comme la bicyclette, est fait d'acier et de caoutchouc. J'entends par là qu'il possède l'élasticité et l'endurance, cependant l'élasticité impulsivement « débrouillarde » l'emporte sur l'endurance méthodiquement organisée, et l'élan spontané, sur la tenacité prolongée. Sa volonté n'est pas à longue échéance ; elle sait pourtant devenir patiente et tenace quand l'occasion se présente, comme dans la guerre actuelle. Le caoutchouc français en s'adaptant à de nouveaux besoins s'est durci jusqu'à devenir acier. *Il faut que cela dure.*

Docteur PHILIPPE TISSIÉ,  
Président fondateur de la Ligue française de l'éducation physique.

### NOUVELLES MILITAIRES

Pour nos soldats convalescents. — M. Millerand, ministre de la guerre, vient d'inaugurer la maison de convalescence organisée à la Gravette (Gironde) par les soins de l'« Assistance aux convalescents militaires », présidée par la comtesse Greffulhe et dirigée par Mme Maurice Bernard.

Les inscrits maritimes. — M. Augagneur vient de décider qu'en principe ne seront soustraits aux obligations militaires, en raison de leur navigation active, que les seuls inscrits embarqués au long cours ou au cabotage, ou sur les chalutiers à vapeur.

### LA CUISINE DU TROUPIER

#### Le ragout de bœuf à l'anglaise.

Pour une proportion de 2 kilogrammes environ, éplucher et couper en tranches deux ou trois gros oignons, si possible, quelques carottes ou navets. Désosser le bœuf et le diviser en morceaux moyens. Verser dans la gamelle de campement et couvrir le tout avec de l'eau. Ajouter la valeur d'une cuillère de sel et faire bouillir. Laisser cuire à ébullition pendant une heure.

Pendant ce temps, préparer les pommes de terre, éplucher, laver et couper en quatre ou huit selon leur grosseur.

Ajouter les pommes de terre en mouillant complémentairement avec de l'eau, si c'est nécessaire. Gouter, ajouter sel et poivre si besoin et laisser cuire sur feu moyen pendant une demi-heure.

Nota. — Si le temps manque, on peut apprêter la viande de la façon suivante :

Le couper en tranches minces, la battre avec un instrument quelconque (le dos de la hache ou le plat de la pelle-bêche), l'assaisonner (sel et poivre) et la faire vivement sauter dans du saindoux fumant.

### Chansons militaires.

#### Sur la route... de Berlin !

Air : Sur la route de Louviers.

Sur la route de Louvain, (bis)

Devant Liège, Guillaume s'en vint. (bis)

La, dix-huit jours, (bis)

S'batte les flancs, (bis)

La, dix-huit jours, s'batte les flancs :

Il en resta comm' deux ronds d'flan !

Fian, fian, fian,

Fian, fian, fian !

Sur la route de Paris, (bis)

L'mois suivant qu'est ce qu'il a pris ! (bis)

Il a pris d'Joffr', (bis)

Deux uppercups, (bis)

Il a pris d'Joffr', deux uppercups :

Dans l'occiput et l'Von d'un Kluck !

Kluck, Kluck, Kluck,

Kluck, Kluck, Kluck !

Sur la route de Nancy, (bis)

Il crie : « Nancy, c'couc-ci, (bis)

Cette bataill', (bis)

Faut qu'tu la perds ! (bis)

Cette bataill', faut qu'tu la perds ! ,

L'Grand Couronné répondit : « Mange ! ,

Mang', mang', mang'

Mang', mang', mang' !

Sur la route de Calais, (bis)

Il dit : « I've bouffer l'Anglais ! » (bis)

Mais, à Dixmud',

Le Ka-i-ser (bis)

Mais, à Dixmud', le Ka-i-ser (bis)

Resta bloqué sur l'quai d'Yser !

Zer, zer, zer,

Zer, zer, zer !

Sur la roud' de Pétrograd, (bis)

Il s'entraine au pas d'parad' ; (bis)

Le pas de l'oi'e (bis)

A tous ses soins ! (bis)

Le pas de l'oi'e a tous ses soins !

Wolff le cancan' dans tous les coins...

Coin, coin, coin

Coin, coin, coin !

Sur les routes du Kaiser, (bis)

Mettions-nous bien de travers. (bis)

Son fils et lui, (bis)

Cré nom de nom ! (bis)

Son fils et lui, cré nom de nom !

Les lâch'rons-nous, quand nous les t'non's ?

Non, non, non,

Non, non, non !

Sur la route de Berlin, (bis)

Quand nous le pouss'rons demain, (bis)

Le monde entier (bis)

L'voyant assis, (bis)

Le monde entier l'voyant assis,

Ne nous crierà-t-il pas : « Merci ! ,

Si, si, si,

Si, si, si !

Sur la rout' de nos pat'lins, (bis)

Quand nous reviendrons, enfin, (bis)

Quels joyeux cris, (bis)

Quels joyeux bonds ! (bis)

Quels joyeux cris, quels joyeux bonds !

Pour les vainqueurs « y aura du bon ! ,

Bon ! bon ! bon !

## LE TABLEAU D'HONNEUR

## CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

14<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Capitaine TROMELIN, 30<sup>e</sup> d'infanterie : blessé deux fois au cours de la campagne. A fait preuve comme commandant de bataillon d'un sang-froid et d'une énergie incomparables. Après sa première blessure, avait rejoint sa compagnie avant d'être complètement guéri, et a été blessé à nouveau le 27 septembre, en entraînant son bataillon à l'attaque d'un bois.

Capitaine MOUNIER, 2<sup>e</sup> d'infanterie : a été mortellement blessé en combattant avec la plus grande énergie une contre-attaque de deux compagnies.

Capitaine RACLE, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : en non-activité pour insuffisance temporaire, a voulu reprendre du service actif. A repoussé à deux reprises à la baïonnette, l'attaque de l'ennemi, le 1<sup>er</sup> octobre, à la tête de ses chasseurs et a été tué.

Capitaine CORNIER, 53<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : chargé d'une attaque de nuit, a été grièvement blessé en entraînant son bataillon. A continué à presser son offensive par ses cris : « en avant », sans vouloir accepter un secours immédiat.

Capitaine DE FORAS, 22<sup>e</sup> d'infanterie : est tombé mortellement atteint à la tête de sa compagnie, qui se portait à l'attaque d'un cimetière.

Capitaine SERGENT-ALLEAUME, 52<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve dans tous les combats d'un courage remarquable ; avait été proposé pour chef de bataillon, en raison de sa brillante conduite, lorsqu'il fut grièvement blessé à Saint-Rémy. Est mort des suites de ses blessures.

Capitaine GARD, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a été un exemple de courage pour ses hommes, le 1<sup>er</sup> octobre, maintenant sa compagnie sous un feu des plus violents. Sérieusement blessé et marchant à peine, a voulu venir au poste de secours. Avait déjà été blessé une première fois.

Capitaine PIZZI, 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs : le 1<sup>er</sup> octobre, a commandé sa compagnie avec une énergie et un sang-froid remarquables, est tombé grièvement blessé à la fin de la journée.

Lieutenant CARSIGNOL, 22<sup>e</sup> d'infanterie : a été mortellement frappé en enlevant la lisière d'un bois.

Lieutenant MARCHAND, 22<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué à la tête de sa section dans une attaque à la baïonnette.

Lieutenant BERGER, 22<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué à la tête de sa section, dans une attaque à la baïonnette.

Soldat DESMOUTIERS, 15<sup>e</sup> d'infanterie : chargé de porter une demande urgente de ravitaillement en munitions, est parti sous un feu violent d'artillerie ; blessé mortellement, s'est traîné jusqu'à ce qu'il rencontrât un officier d'artillerie auquel il a remis l'ordre dont il était porteur.

Sous-lieutenant GIRARD, 15<sup>e</sup> d'infanterie : a arrêté par les feux de son peloton une attaque de nuit de l'ennemi. Exposé le lendemain à une canonnade et à une fusillade très violentes, a tenu avec la plus grande énergie. A ainsi permis la destruction complète d'une compagnie d'infanterie ennemie.

Caporal MARCHAND-LIFFOZE, 14<sup>e</sup> d'infanterie : a montré constance au cours de la campagne de belles qualités de crânerie au feu. A été blessé le 7 septembre.

Soldat LAUTIER, 52<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 octobre, s'est offert à servir de vedette dans un arbre sous le feu le plus violent ; rentré dans le feu et blessé a sa maintenir parmi ses compagnies la proximité des Allemands qui lui criaient de se rendre, a pu le ramener jusqu'au village voisin sur une brouette.

Soldat LIONNAZ, 62<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : envoyé en patrouille sur des tranchées contre lesquelles avaient échoué plusieurs attaques, s'en est approché à moins de 50 mètres sous un feu violent. A été grièvement blessé.

Soldat RICHARD, 62<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : patrouillant sur des tranchées où nos attaques s'étaient plusieurs fois brisées, a été mortellement blessé à bout portant.

Lieutenant BILLAUDEAU, 15<sup>e</sup> d'infanterie : blessé sérieusement le 25 août, a conservé toute la journée, sans se faire panser, le commandement de sa section sous un feu d'artillerie des plus violents. A été tué le lendemain en ramenant au feu des groupes provenant des différentes compagnies qui s'étaient perdues dans les bois au cours des engagements de la veille.

15<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Sergent DURET, 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a fait preuve des plus belles qualités d'audace et de sang-froid en conduisant à trois reprises différentes une patrouille à travers les lignes allemandes et en rapportant chaque fois d'utiles renseignements.

Sergent-major CHAIZE, 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : très brillante conduite pendant la journée du 8 octobre ; s'est maintenu avec la plus grande énergie pendant vingt-quatre heures sur ses positions, bien qu'ayant perdu un tiers de son effectif. Blessé d'une balle au bras, n'a pas voulu être évacué avant d'avoir mis sa comptabilité à jour et son successeur au courant.

16<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel LECOMTE-DENIS, commandant le 295<sup>e</sup> d'infanterie : a montré une grande bravoure, de l'intelligence et de l'énergie dans l'attaque d'un village.

Lieutenant BERTRUC, 3<sup>e</sup> d'artillerie lourde : le 23 septembre est resté en observation derrière une meule de paille sous un feu violent d'artillerie de gros calibre et n'a quitté son poste que sur l'ordre formel de son capitaine, en prenant soin d'enrouler le fil téléphonique qui le reliait à sa batterie. Le 2 octobre, s'est porté en avant des dernières tranchées françaises, à 100 mètres des tranchées allemandes et a réglé un tir qui a permis d'éteindre l'effet d'une mitrailleuse et d'une batterie ennemis.

19<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Sergent-major MARSEILLAN, 3<sup>e</sup> zouaves : a été tué en ralliant sa section sous le feu très violent de l'artillerie ennemie.

20<sup>e</sup> Corps d'Armée.

Sous-lieutenant SIMON, 26<sup>e</sup> d'infanterie : pendant l'attaque de nuit du 13 octobre, a, par son action personnelle, entraîné sa compagnie qui a atteint l'objectif assigné ; a été blessé à la fin du combat et n'a consenti à aller se faire panser qu'après avoir assuré l'occupation de la position conquise ainsi que le commandement de sa compagnie et donné au chef de bataillon tous les renseignements utiles.

Médecin auxiliaire GRANDJEAN, 160<sup>e</sup> d'infanterie : grièvement blessé au moment où, malgré un bombardement violent, il continuait à donner ses soins à des blessés. A fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un zèle, d'un dévouement et d'un courage remarquables.

Caporal CAROUJAT, 69<sup>e</sup> d'infanterie : porteur d'un ordre pour son chef de bataillon, l'a trouvé à la tombée de la nuit, seul et blessé grièvement. Malgré la proximité des Allemands qui lui criaient de se rendre, a pu le ramener jusqu'au village voisin sur une brouette.

Sous-lieutenant HEGY, 79<sup>e</sup> d'infanterie : blessé sur tout le corps par un shrapnel éclaté à côté de lui vers quatre heures, est demeuré à son poste jusqu'à la fin de la journée.

Sous-lieutenant de réserve IGLESIAS, 15<sup>e</sup> d'infanterie : blessé dans la nuit du 4 au 5 octobre d'une balle à la tempe, est resté dans la tranchée qu'il commandait pendant toute la nuit et n'est allé se faire panser qu'au matin.

Adjudant MEROU, 79<sup>e</sup> d'infanterie : n'a cessé, au cours d'un combat, de faire preuve des plus belles qualités de chef, ralliant autour de lui ses hommes décimés par le feu ; est tombé mortellement frappé au moment où il prenait pied définitivement sur l'objectif qui lui était assigné.

Sergent-fourrier CHEVRIER, 69<sup>e</sup> d'infanterie : chargé de la transmission d'un ordre à son capitaine, a exécuté sa mission malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie. Est tombé frappé mortellement en arrivant à destination et malgré sa blessure a transmis rapidement l'ordre qu'il portait.

Caporal DE BO, 69<sup>e</sup> d'infanterie : s'est offert pour porter un ordre sous un feu violent. Atteint mortellement, est parvenu à transmettre l'ordre à un camarade en lui disant : « Ne t'occupe pas de moi, prends l'ordre d'abord. »

Soldat ELLEY, 69<sup>e</sup> d'infanterie : conduite admirable au feu. Blessé grièvement, s'est employé jusqu'à la fin de la journée à repartir entre les combattants les cartouches des blessés.

Soldat COUSIN, 69<sup>e</sup> d'infanterie : blessé de deux balles, après avoir fait preuve d'un entraînement remarquable, s'est montré un modèle de courage et d'énergie.

Chef de bataillon PERRENOT, 26<sup>e</sup> d'infanterie : a conduit avec le plus grand courage et beaucoup de vigueur un dégagement qui a fait à l'ennemi 88 prisonniers et capturé un convoi.

Chef de bataillon PENANCIER, 26<sup>e</sup> d'infanterie : étant capitaine, a conduit son détachement avec la plus grande vigueur et un esprit de décision remarquable ; a capturé un convoi et fait 50 prisonniers.

Chef de bataillon WEILLER, 26<sup>e</sup> d'infanterie : a, le 25 août, ramené sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, son colonel blessé qui éfaillitement serait tombé dans les mains de l'ennemi, dont la contre-attaque pressait de très près notre première ligne.

A déjà, le 15 août, au signal des Allemands et dans les différents combats livrés depuis par le 26<sup>e</sup> (28 août et 1<sup>er</sup> septembre), fait preuve du plus grand courage et donné à tous le meilleur exemple de sang-froid.

Chef de bataillon de FONTAINIEU, 37<sup>e</sup> d'infanterie : a eu une attitude superbe au feu. Étant blessé, a conservé le commandement de son bataillon pendant quatre heures, n'a pas voulu se laisser évacuer sur le poste de secours et a maintenu son bataillon sur la position jusqu'à la dernière extrémité.

Chef de bataillon RENON, 15<sup>e</sup> d'infanterie : ayant reçu, le 14 août au matin, la mission de conduire à l'attaque deux compagnies de son bataillon, a fait preuve du plus grand calme et d'un sang-froid remarquable sous le feu violent de l'infanterie ennemie. A su, par son attitude, rétablir l'ordre et la cohésion dans certaines fractions de son bataillon particulièrement éprouvées pendant le bombardement d'un bois par l'artillerie ennemie.

A été blessé le 25 août et a rejoint son bataillon dès le 8 septembre.

Chef de bataillon GUILHOT de LAGARDE, 10<sup>e</sup> d'infanterie : étant capitaine et blessé d'un éclat d'obus le 25 août, néanmoins continué à assurer normalement son service d'adjoint au chef de corps, sans se préoccuper de sa blessure ; a fait preuve d'énergie et de détermination à se faire panser qu'à la dernière extrémité.

Capitaine YVON, 37<sup>e</sup> d'infanterie : commandant un poste détaché, a chargé l'ennemi à plusieurs reprises pour dégager un détachement d'un autre régiment et a trouvé la mort dans ce combat.

Capitaine BAR, 14<sup>e</sup> d'infanterie : très brillante conduite au feu au combat du 20 août. A été blessé par deux fois à la tête de sa compagnie et en a conservé le commandement jusqu'à la limite de ses forces.

Capitaine CORDE, 14<sup>e</sup> d'infanterie : brillante conduite au feu au combat du 20 août, où il a été blessé à la tête de sa compagnie.

Chef de bataillon de réserve MONPHOUS, 15<sup>e</sup> d'infanterie : commandant le 15<sup>e</sup> régiment d'infanterie provisoirement, a montré les plus belles qualités militaires. A été blessé de plusieurs éclats d'obus en entraînant l'un de ses bataillons à l'attaque.

Colonel ANDRE-JOUBERT, commandant le 4<sup>e</sup> hussards : dans un combat de nuit récent, a payé de sa personne en s'élançant, le fusil à la main, à la tête de ses hommes pour rejetter une attaque de l'ennemi.

Chef d'escadron PASCAUD, groupe d'artillerie à cheval d'une division de cavalerie :

a fait preuve aux combats des 26 et 27 octobre de la plus grande énergie et d'une remarquable activité en faisant efficacement intervenir son artillerie sous un feu violent. Blessé au combat du 27, n'en a pas moins conservé son commandement pendant toute la journée.

Chef d'escadrons EULLER, 2<sup>e</sup> dragons : a donc depuis le début de la campagne, de nombreuses marques de courage, d'énergie et de sang-froid. Blessé grièvement dans un combat le 25 octobre.

Chef de bataillon de réserve CHAMPEY-RACHE, 28<sup>e</sup> d'infanterie : bien que blessé de trois éclats d'obus, a tenu à conserver le commandement de son bataillon. N'a consenti à se rendre à l'ambulance que quatorze heures plus tard, quand ses troupes avaient été retirées de la ligne de feu.

Capitaine VERNA, 35<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : a déployé, depuis le début de la campagne, la plus grande activité et a fait preuve en toutes circonstances, de bravoure et de sang-froid.

Chef de bataillon de réserve BILLAUT, 43<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : blessé à la jambe au combat du 10 septembre, a conservé le commandement de sa compagnie et a été grièvement blessé, le 29 septembre, il reçut une balle dans la cuisse, une autre dans le bras, en assurant la liaison du chef de corps avec les bataillons et l'artillerie.

Sous-lieutenant GUYOT, 37<sup>e</sup> d'infanterie : a, par son attitude énergique, maintenu sa section sous un feu violent d'artillerie, a été grièvement blessé. Est mort des suites de ses blessures.

Maréchal des logis AUBRUN, 5<sup>e</sup> hussards : le 11 août, en reconnaissance avec quatre cavaliers et poursuivi par douze cavaliers ennemis, n'hésita pas à faire face pour charger. Tombé avec son cheval au passage d'un fossé, il fut pris par l'ennemi. Désarmé et sommé de se rendre sous la menace des revolvers, il refusa et gagna le temps grâce à ses appels et à son énergie, donna à un peloton le temps d'arriver pour le dégager.

Lieutenant de réserve PASQUET, 4<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : bravoure et sang-froid remarquables. Blessé une première fois le 27 septembre et une deuxième fois le 29 septembre, a tenu à rester à la tête de la compagnie qu'il commandait. A, le 30 septembre, dirigé habilement une reconnaissance contre une reconnaissance allemande dans un village et fait prisonniers, à cette occasion, dix-sept Allemands, dont un aspirant officier.

Chef d'escadrons FRANC, 10<sup>e</sup> cuirassiers : belle conduite au feu. Grièvement blessé.

Colonel RAUSCHER, 8<sup>e</sup> d'infanterie : commandant un détachement chargé de dégager les abords d'un défilé, a réussi, grâce à de judicieuses dispositions, à disperser complètement deux bataillons ennemis renforcés d'une compagnie de mitrailleuses, après leur avoir fait subir des pertes considérables et leur avoir pris une mitrailleuse et quatre caissons.

Lieutenant-colonel BRUMM, 27<sup>e</sup> d'infanterie : malgré une blessure a conservé son commandement après le combat et jusqu'au moment où il a reçu l'ordre de quitter le champ de bataille, le lendemain matin.

Chef de bataillon SOUTY, 12<sup>e</sup> d'infanterie : pendant toute l'après-midi du 15 septembre, s'est dépassé pour rallier les éléments de ses compagnies privées de leurs officiers et de la plupart des gradés ; est resté exposé au feu avec calme de douze heures à seize heures, et est tombé grièvement blessé.

Capitaine FAURE, 79<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve, en différentes circonstances, des plus belles qualités de bravoure, de sang-froid et de coup d'œil. A maintenu son bataillon sur une position conquise, malgré de perdes considérables. Légèrement blessé à continué d'exercer son commandement et n'est fait soigner qu'au bout de 24 heures.

Lieutenant HENRY, 79<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure dans un combat. A enlevé l'objectif qui lui était assigné et s'y est maintenu sous un feu qui a mis hors de combat plus de la moitié de sa compagnie ; a été blessé depuis.

Chef de bataillon BUFFE, 23<sup>e</sup> d'infanterie : a défendu énergiquement un village pendant deux jours, malgré le bombardement violent et en dépit des attaques répétées de l'infanterie ennemie. Blessé, est tombé dans un village aux mains de l'ennemi.

Sergent BOUVIER, 26<sup>e</sup> d'infanterie : blessé grièvement par un éclat d'obus, a continué sans s'occuper de sa blessure, à commander sa demi-section jusqu'au moment de sa mort.

Chef de bataillon du PAC MARSOLIES, 9<sup>e</sup> d'infanterie : blessé par un éclat d'obus dans son poste de secours le 25 septembre 1914, après avoir entraîné brillamment son bataillon à l'attaque.

Lieutenant-colonel MODELON, 2<sup>e</sup> zouaves : a montré les plus belles qualités militaires, énergie, décision, sang-froid et bravoure, en repoussant les nombreuses et violentes attaques dirigées par l'ennemi contre les positions qu'il était chargé de défendre.

Chef de bataillon de la 1<sup>e</sup> compagnie : a fait preuve de la plus grande énergie en conservant chaque fois son commandement.</p

## BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

22 août, est revenu sur le front incomplètement guéri et sans profiter du congé de convalescence qui lui avait été accordé. Blessé à nouveau dès son retour d'une balle qui lui a traversé l'épaule, en entraînant sa section dans une attaque de nuit, vient à se réveiller incomplètement guéri et encore prendre sa place dans son unité en donnant à tous, par l'exemple d'un très grand courage au feu, celui d'une indomptable énergie.

Capitaine JAUZE-FREDON, 23<sup>e</sup> d'artillerie : a monté beaucoup de courage et de sang-froid en commandant pendant vingt-quatre heures, les 7 et 8 septembre, le tir de sa batterie sous un feu d'artillerie lourde parfaitement réglé. Ainsi son poste de commandement une pression grave à la tête commandait une partie d'un régiment.

Sous-lieutenant DULAU, 88<sup>e</sup> d'infanterie : s'est particulièrement distingué, le 26 septembre au matin, en luttant avec la dernière énergie pour tenir le point qui lui avait été assigné. A été blessé grièvement.

Capitaine COLIN, 63<sup>e</sup> d'infanterie : blessé deux fois légèrement au combat du 28 août, a continué à commander sa compagnie, est revenu au combat avec l'énergie d'un combat sous la feu le plus violent, donnant à tous ses subordonnés l'exemple du plus grand calme et du plus grand courage ; a de nouveau été blessé deux fois et grièvement au combat du 26 septembre.

Capitaine GRAVELOTTE, 63<sup>e</sup> d'infanterie : très bien conduite sous le feu. Blessé légèrement le 22 août, a conservé la commandement de sa compagnie qu'il a continué à diriger avec la plus grande calme et la plus grande énergie. A été blessé de nouveau le 3 septembre.

Capitaine CAUSSE, 73<sup>e</sup> d'infanterie : le 23 août, sous un feu intense de mitrailleuses, de mousquetes et d'artillerie, s'est exposé en première ligne pour maintenir ses hommes dans la tranchée et a été blessé de deux balles.

Lieutenant ABRIAL, 10<sup>e</sup> dragons : s'est mis en ligne le 19 octobre sur sa position sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, jusqu'au moment où un obus éclatant tout près de lui le blesse de douze blessures, dont trois graves.

Sous-lieutenant DELAHAYE, 32<sup>e</sup> dragons : chargé de reconnaître des positions d'infanterie ennemis, s'est approché avec beaucoup de courage et a été grièvement blessé à la tête.

Lieutenant d'ASTAFORT, 27<sup>e</sup> dragons : s'est avancé sur les positions retranchées de l'ennemi à moins de 40 mètres et a été blessé grièvement d'une balle au hasard.

Lieutenant de VALENCE DE LA MINARDIERE, 21<sup>e</sup> dragons : ayant été deux fois blessé à huit jours de distance, a voulu rester néanmoins à la tête de son régiment, n'a cessé de faire preuve de plus de qualités militaires et émotionnelles d'une rare énergie.

Lieutenant de BANCALIS DE MAUREL d'ARGON, 20<sup>e</sup> dragons : le 5 octobre, a conduit son peloton au combat à pied avec le plus grand calme. Blessé, n'a cessé de combattre et, malgré qui il eut la cuisse traversée, est resté plusieurs heures à cheval, ne consentant à se faire soigner qu'à la fin de la journée.

Capitaine PRIVAT DE FRESSENEL, 1<sup>e</sup> régiment de chasseurs indigènes : blessé très grièvement blessé après avoir été fermé à la tête de son escadron.

Sous-lieutenant DE GARDES, 10<sup>e</sup> dragons : chargé d'une reconnaissance, le 13 septembre, l'a exécutée avec une intelligence et une audace remarquables. A été blessé d'une balle qui lui a traversé le pied et n'en a pas moins continué sa mission jusqu'à ce qu'il ait obtenu les renseignements qu'il devait rapporter.

Lieutenant RUAULT DE COLIGNY, 6<sup>e</sup> dragons : a exécuté avec fruit plusieurs reconnaissances, malgré de nombreuses difficultés et a été, au cours de l'une d'elles, le 6 octobre, blessé au coude droit par une balle.

Capitaine VIDAL, 19<sup>e</sup> dragons : a été blessé d'un coup de lance à la cuisse en chargeant avec le peloton d'avant-garde où il se trouvait, un peloton d'uhlan qu'il renvoya en lui blessant plusieurs hommes.

Lieutenant REUSER, avion de 6<sup>e</sup> armée : blessé au dos, lors d'une reconnaissance, le 5 septembre (jambe fracturée). Ayant fait campagne pendant le mois d'août avec son régiment et évacué pour indisponibilité en

pêchant tout service à cheval, a demandé à passer observateur et a fait comme tel quelques reconnaissances très utiles avant l'accident du 5 septembre.

Capitaine BOISSONNET, 33<sup>e</sup> d'artillerie : a su se concilier l'affection de ses hommes qu'il conduisit au feu avec un entraînement et une technique hors de pair. Très grièvement blessé.

Capitaine BERTRAND, 61<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins : a été grièvement blessé d'un éclat d'obus dans la tête, sa compagnie en allant dans la possession de tranchées situées à 300 mètres de l'ennemi.

Lieutenant SAVARY, 22<sup>e</sup> tirailleurs algériens : a fait preuve de beaucoup d'initiative pendant la durée de la campagne. S'est distingué dans la défense d'un village les 16 et 17 septembre. A été grièvement blessé la 23 septembre.

Soldat MALASSE, 15<sup>e</sup> d'infanterie : s'est fait remarquer par sa bravoure sous le feu, et a continué à combattre le 19 août avec sa section malgré une grave blessure intéressant les deux jambes.

Adjudant BONNETEL, 40<sup>e</sup> d'infanterie : très bien conduite au combat du 29 août.

Soldat VALEIX, 95<sup>e</sup> d'infanterie : a relevé le drapeau au moment où le lieutenant porte-drapeau a été tué, dans une contre-attaque, et l'a conservé sous le feu jusqu'au moment où il a pu le remettre à un sous-officier.

Soldat HAINAUT, musicien au 6<sup>e</sup> d'infanterie : blessé très grièvement au combat du 23 septembre, et très brillante conduite dans les précédents combats.

Lieutenant BACQUERE, 3<sup>e</sup> groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : a été blessé très grièvement le 27 septembre alors qu'il procéda à l'assaut d'un observatoire aérien.

Lieutenant DUMESNIL, 24<sup>e</sup> d'infanterie : affecté au dépôt, a demandé à parvenir avec le régiment. Energetique autant que brave, s'est brillamment conduit au combat du 6 septembre où il a pris le drapeau des mains du porte-drapeau blessé et a entraîné à deux reprises le régiment. Blessé lui-même, est resté en première ligne jusqu'à la fin du combat. A rejoint le corps avant d'être complètement blessé.

Adjudant HERVÉ, 7<sup>e</sup> territorial d'infanterie.

Soldat CHENE, 29<sup>e</sup> d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et du plus grand dévouement en transportant, sous un feu violent, l'ambulance et sous un feu violent, son escorte grièvement blessé. A plusieurs reprises, a porté des ordres sur la ligne de feu, faisant preuve du plus grand calme et courage.

Adjudant RUFFALI, 24<sup>e</sup> d'infanterie.

Adjudant-chef DINTRE, 29<sup>e</sup> d'infanterie : légèrement blessé, est resté au feu et a conduit, sous un feu très vif, la section qu'il commandait le 25 août.

Soldat DERAIL, 9<sup>e</sup> tirailleurs.

Soldat GODEFROY, 29<sup>e</sup> d'infanterie : a, à sept reprises différentes, traversé les rues d'une ville habitées par une grêle de balles et d'obus pour porter des ordres, sans hésitation et avec le plus grand calme.

Caporal CABOS, 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs.

Soldat REVENIAU, 29<sup>e</sup> d'infanterie : blessé au combat du 1<sup>er</sup> août, est resté à sa place dans le rang, continuant à faire le coup de feu et n'a consenti après le combat qu'à se laisser panser à l'ambulance qu'à la condition qu'on lui laisse rejoindre sa compagnie.

Sergent KUHN, 36<sup>e</sup> d'infanterie.

Sergent-major GAGNEUX, 29<sup>e</sup> d'infanterie : blessé légèrement à la main, au cours du 23 août, a conservé le commandement de sa section, après l'assaut, et immédiatement rejoint sa compagnie. A, pendant le combat, fait preuve du plus grand sang-froid en maintenant ses hommes sous un feu très violent.

Adjudant GARNIER, 2<sup>e</sup> groupe aéronautique.

Soldat ROY, 29<sup>e</sup> d'infanterie : blessé pendant les combats des 19 et 20 août. Resté sur le terrain après le passage de l'ennemi, a traversé ses lignes pour rejoindre la compagnie.

Adjudant VERBAIL, 2<sup>e</sup> territorial d'infanterie.

Soldat BILLON, 29<sup>e</sup> d'infanterie : le 26 août, s'est échappé en avant pour entrainer ses compagnons. A été blessé.

Adjudant MÄDER, 1<sup>e</sup> étranger.

Soldat CHOLLET, 13<sup>e</sup> d'infanterie : blessé deux fois à la tête par des éclats d'obus, les 20 et 25 août, est resté sur la ligne de feu, encourageant ses camarades.

Caporal RAHOUNI AMMAR BEN AMMAR, 2<sup>e</sup> tirailleurs indigènes.

Sergent DOUELLE, 15<sup>e</sup> d'infanterie : blessé à la tête, a continué à commander sa section, et ne s'est laissé panser qu'après avoir donné toutes ses instructions.

Sergent PERDIGON, 5<sup>e</sup> zouaves : à l'attaque du 29 septembre, tous les officiers de sa compagnie étaient tués, a groupé

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai V-Maire, Paris 7<sup>e</sup>.

